



KENNETH WHITE

**L'ARCHIPEL
DU
SONGE**

LE MOT ET LE RESTE

KENNETH WHITE

L'ARCHIPEL DU SONGE

VOYAGE TRANSCENDANTAL PARMIS LES PETITES ÎLES
DE L'ATLANTIQUE TROPICAL

TRADUCTION DE MARIE-CLAUDE WHITE

LE MOT ET LE RESTE

2018

« C'est un songe, un rêve encore, mais qui peu à peu s'éclaircit, comme les rêves du matin. »

JULES MICHELET, *La Mer*

« Le récit attrayant d'un songe. »

ALEXANDRE DE HUMBOLDT, parlant de la *carta rarissima* de Christophe Colomb

« Le songe est savoir. »

PAUL VALÉRY, *Le Cimetière marin*

PRÉFACE

Au début, il y avait une île nommée Antillia (« la première île ») qui flottait, vaguement vers l'ouest, traversant divers lieux sur les cartes de l'Atlantique.

Puis, le temps passant, le concept flottant prit forme, en volume et en substance, pour devenir sur les cartes cet arc élégant de quelque cinq cents kilomètres, qui dessine une courbe depuis la côte du Venezuela jusqu'aux Keys de Floride, connu en français comme les Antilles, ailleurs comme les Indes occidentales, l'archipel du Mexique, les îles Caraïbes ou les îles de l'Amérique.

C'est en Espagne, aux Archivo General de Indias à Séville que j'ai pour la première fois eu accès à quelques cartes anciennes de l'archipel antillais : notamment la carte de Juan de la Cosa de 1500. Et, graduellement, j'ai rassemblé une collection d'originaux ou d'excellentes reproductions. Entre autres, *Une carte des Indes occidentales* de Hermann Moll, *Une carte des Antilles* (1784) de L. S. de la Charrette, *Les Îles vierges* de Thomas Jeffrey (1797).

J'aurais pu être heureux, suprêmement heureux, dans l'isolement tranquille de ma maison bretonne, plongé dans la contemplation des cartes et dans l'étude intellectuelle des textes, si, au cours d'un autre voyage dans la péninsule ibérique, je n'étais pas tombé, à Grenade, sur la récente édition d'un livre datant de 1575, qui était resté pendant quatre cents ans à l'état de manuscrit. C'était l'*Itinerario de Navegacion* de Juan de Escalante de Mendoza, qui commence par un certain Tristan marchant le long des berges du Guadalquivir, et qui hèle un pilote : « *Para dónde va ese barco?* » (« Où

va ce bateau? »). Le pilote lui répond, en énumérant toutes les îles qu'il allait visiter: La Deseada, Marigalanta, La Dominica, Matanino, Barbudos, Santa Lucía, San Vicente, Granada, La Antigua, Guadalupe, Monserrate, Las Nieves, San Cristobal, Saba, La Virgen Gorda, Anegada...

C'était à mes oreilles une incantation délicieuse ainsi qu'une invitation au voyage.

Au cours des années, j'ai visité un certain nombre de ces îles, séjournant, plus ou moins longtemps, ici et là. Sur ces îles, on pouvait expérimenter une large gamme de sensations allant du pandemoniaque à l'extatique. On me dit que les îles ont changé. Je n'en doute pas. Mais je n'écris pas un documentaire. Je relate une expérience, sur le terrain, dans le territoire qui l'a rendue possible.

Quant à l'ultime nature du voyage, et au livre qui en résulte, Fernando Pessoa, dans son *Messagio*, évoque une caravelle partant pour les « Indes de l'esprit », navigant « à travers les brumes de l'âme ». Et dans son livre insulaire, *Mardi*, Herman Melville dit que le « nouveau monde » qu'il recherche est plus étranger que celui qu'avait découvert Christophe Colomb, c'est « un monde de l'esprit ».

C'est quelque chose de cet ordre qu'à ma manière j'envisageais.

K.W.

The Atlantic Studio
North Coast Brittany.

LIVRE I

SAISON DES PLUIES

« Devant ces phénomènes, je me sens saisi d'une
sorte de volupté et de frisson. »

LUCRÈCE, *De la nature des choses*

Lorsqu'à la descente de l'avion en provenance de Paris j'ai traversé le tarmac de l'aéroport du Lamentin, une pluie chaude et lourde m'enveloppa comme une épaisse couverture mouillée. Dans mes oreilles, il y avait, en plus du sifflement de la pluie, un grand tintamarre que j'ai pris pour des fréquences électriques, qui, comme je l'ai appris plus tard, était le bruit que font les petites grenouilles arboricoles entamant leur chorus nocturne.

En attendant que les bagages commencent à arriver sur le tapis roulant, j'ai jeté un coup d'œil alentour. Une multitude de boîtes en carton et de volumineux sacs bleus, étiquetés « Élise Moise, Macouba » – « Hippolyte Hilaire, Bois-Zombi » – « Adelle Destin, Saint-Esprit »...

J'ai pris mon sac, passé la douane sans être arrêté, et une fois dehors, dans la nuit sonore et trempée, ai cherché un taxi.

« Sainte-Anne », dis-je au chauffeur, indiquant un endroit à l'extrémité sud de l'île, où j'avais réservé une chambre d'hôtel.

La pluie tombait dru, et les essuie-glaces du taxi s'activaient doublement. Il était difficile d'imaginer une pluie plus lourde, mais à un certain moment, les trombes d'eau s'abattaient si fort que le chauffeur jugea raisonnable de s'arrêter sur le bas-côté de la route et d'attendre que le déluge se calme.

« Sacré temps, dis-je.

– La saison des pluies », répondit le chauffeur, en haussant les épaules.

Je n'avais pas cherché à parler beaucoup pendant le trajet vers le sud, préférant regarder par la fenêtre. Ce que j'ai

vu surtout, c'était le balancement des palmiers. Mais des panneaux indicateurs émergeaient de l'obscurité ici et là : Rivière-Pilote, Rivière Salée... Au Marin, le temps se calma un peu, et j'ai pu déchiffrer une phrase : *Investissez dans l'Éternel* – une entreprise de pompes funèbres.

Juste après Le Marin, le taxi arriva à Sainte-Anne.

L'hôtel que j'avais choisi était le Manoir de Beauséjour.

Tout de suite, j'ai aimé cette vieille demeure : du buisson d'hibiscus et des fleurs d'alamanda près de l'entrée à la *puerta de cancel* en fer forgé qui séparait le vestibule de l'entrée principale, et jusqu'à la chambre d'aspect monastique, aux murs grossièrement plâtrés, avec son lit à baldaquin, son coffre en acajou, et une longue table avec quatre chaises. Je me suis installé, ai placé trois des chaises contre les murs, et suis retourné dans la grande salle.

Là, j'ai trouvé un rocking-chair à un endroit agréable, commandé un de ces « petits punchs » (*ti punch*) où une rondelle de citron flotte comme un croissant de lune dans une mer de rhum et de glace.

J'avais déjà bu la moitié d'un autre de ces petits punchs, quand j'ai aperçu une grosse grenouille qui me regardait fixement. Elle était sans doute entrée pour trouver de la lumière et faire la chasse aux insectes, et, à présent rassasiée, était dans un état de totale contemplation.

« Ah, les sales bêtes ! s'exclama une serveuse qui passait.

– Non, non », dis-je, elle est magnifique.

Après le dîner, une fois retourné à mon rocking-chair, je m'aperçus qu'il y avait à présent deux grenouilles :

« Bonsoir Buffon, bonsoir Bouddha. »

Cette fois, j'ai commandé un vieux rhum sombre et m'apprêtais à continuer à me familiariser avec les grenouilles, quand

Madame Tanguy du Châtel Brouillac, la propriétaire créole de Beauséjour, s'est approchée de moi et s'est arrêtée pour dire un mot. Elle était soucieuse à propos du temps : « Il fait si chaud, si lourd. » Elle avait reçu un coup de fil d'une amie de Porto Rico. L'île venait d'essuyer un ouragan. Et il s'en préparait peut-être un pour la Martinique. Elle avait écouté le dernier bulletin de Miami. Ils donnent en général une alerte de cinq à six jours – à moins que l'ouragan surgisse tout d'un coup dans le canal de Sainte-Lucie, comme c'est parfois le cas. « Je vais trembler jusqu'en novembre », dit-elle en partant.

Je suis retourné à ma chambre, me suis couché, en écoutant le chœur des petites grenouilles arboricoles.

Il plut toute la nuit, et il pleuvait encore le matin quand la dernière grenouille poussa son dernier petit *gwilli gwilli*.

Debout à six heures, je suis sorti faire une première reconnaissance.

J'ai pris mon temps en traversant le jardin de Beauséjour, parmi les arbres du voyageur, les flamboyants, les bambous, puis suis parti sur la route de Saint-Anne, passant devant un stand d'*Images d'Afrique*. À Sainte-Anne, le marché s'installait, avec des fleurs, des noix de coco, des ananas, et plusieurs sortes de bananes. À côté du marché se trouvait le quartier des pêcheurs, où deux panneaux affichaient : *Pas sans peine* et *Méfiez-vous des amis*. J'ai noté les noms des bateaux, qui fournissent toujours un premier psychogramme de leur territoire : *La Délivrance*, *L'Esprit Saint*, *La Patience*, *L'Ange Gardien*, *Amour pour Amour*, *Mirage*, *L'Étoile voyante...* Deux hommes qui se préparaient à prendre la mer semblaient vouloir parcourir une certaine distance : ils avaient deux hors-bord sur leur yole, un Yamaha et un Everludé.

De là, j'ai marché le long de la route en direction de Morne la Croix et de l'anse Caritas, parmi les cochons qui couraient dans tous les sens, les coqs qui chantaient, les lézards qui se faufilaient, et devant des maisons avec des phrases religieuses inscrites sur leurs linteaux : « Jésus est le chemin, la vérité, la vie ».

De retour à Beauséjour, j'ai remarqué, dans un coin sombre de l'entrée, un meuble vitré bourré de livres tels que le *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique* de Labat (xvii^e siècle), ou encore l'*Histoire générale des Isles de la Martinique et autres dans l'Amérique* de Dutertre (xvii^e siècle), des livres dont je n'avais jusqu'alors lu que des extraits ou des versions abrégées, mais présents alors dans leur version originale et intégrale.

Apercevant la propriétaire qui passait, je lui ai demandé si je pourrais avoir accès à cette bibliothèque et emprunter quelques volumes pour les lire dans ma chambre. Elle répondit qu'elle serait ravie que je les emprunte, qu'ils avaient appartenu à son mari, mais qu'à présent personne ne s'y intéressait plus.

C'est ainsi que, dans ma chambre monastique, j'ai empilé de grands et gros volumes – en plus de Labat et de Dutertre, la traduction anglaise par le Capitaine John Stevens, *The General History of the Vast Continent and Islands of America commonly called the West Indies* d'Antonio de Herrera, l'*Histoire naturelle et morale des Îles Antilles de l'Amérique enrichie de plusieurs belles figures des raretez les plus considérables qui y sont décrites avec un vocabulaire caraïbe* de César de Rochefort (Rotterdam, 1658), *Relation de l'établissement d'une colonie française dans la Guadeloupe, isle de l'Amérique et des mœurs des sauvages* par le Père Du Puis (Caen, 1652), *Relation des Missions de la Compagnie de Jésus dans les Isles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale* du Père Pierre Pelleptat (Paris,

1658), l'*Historia del Mundo Nuevo* de Benzoni (Venice 1565), et l'*Historia natural y moral de las Indias* de Joseph de Acosta (Sevilla, 1590).

J'étais dans mon élément, ou du moins dans un de mes éléments (l'encyclopédique), passant de longues heures de lecture fascinante, enrichie par un judicieux usage de divers types de rhum, ce délicieux rhum des îles françaises, à côté duquel les autres rhums ne ressemblent à rien.

En fait, je commençais à jouir pleinement de ces jours pluvieux, me disant que je serais déçu lorsque la pluie se calmerait.

Au bout d'une semaine, elle s'est finalement arrêtée et j'ai commencé à élargir ma connaissance du territoire.

À commencer par la petite ville du Marin, groupée autour de sa baie bordée de palmiers, l'un des plus jolis culs-de-sac des Antilles, brumeux et mystérieux durant ces jours de la saison des pluies.

Je m'installais dans le café-bar, Le Marinois, écoutant les citoyens du Marin parler de leurs coqs de combat: le *coq gros-sirop*, le *coq jinga* ou le *coq game*. Comme je posais des questions, je me suis vu inviter au *pit* local pour un supposé grand combat, mais déclinai. Je suis aussi allé de boutique en boutique, simplement pour écouter les gens parler. Où, ailleurs dans le monde, peut-on entrer dans une banale boutique et entendre une jeune femme parfaitement normale demander à une autre pendant qu'elle essaie une paire de sandales bleues: « Que penses-tu de la Justice divine? »

Il ne m'a pas fallu longtemps pour trouver The Last Resort, un restaurant-bar tenu par Jean-Michel, originaire de la région de Bordeaux, et sa femme martiniquaise, Azile. Jean-Michel avait roulé sa bosse. De Soulac, en Gironde, dans le sud-ouest de la France, où il était né et avait grandi, il avait mis le cap sur Montréal, la plus proche métropole au-delà de l'Océan où on parle français. De là, après quelques années, son anglais s'améliorant, il était parti à Sausalito en Californie, et s'y était installé. Et cela avait été pour lui une révélation. C'était l'époque où Alan Watts frappait ses gongs parmi les pins et diffusait le zen le long de la côte ouest. Jean-Michel y avait participé avec enthousiasme, et ne tarissait pas

d'en faire l'éloge. Il y avait Watts, il y avait Jean Varda, Brian Donleavy, et une douzaine d'autres: « Tous foldingues, le sel de la terre, les derniers des dinosaures! » Et puis, quand tous les suiveurs avaient commencé à grandir en nombre, et que tous les pantins rappliquaient (« L'Amérique en est bourrée »), quand la West Coast n'était plus ce qu'elle avait été, Jean-Michel était parti pour les Antilles, s'était marié, et avait ouvert ce restaurant: The Last Resort. Ce n'était peut-être pas vraiment « le dernier recours », disait-il, peut-être que le « dernier recours », qui sait, serait à Bordeaux, ou même à Soulac.

Toujours est-il que The Last Resort, au Marin, en Martinique, était un bistrot agréable, pittoresque, fréquenté par les marins de Reykjavik à Auckland, mais avec une grande majorité de Bretons. L'habitude avait été prise d'écrire des messages sur les murs. Ainsi, à côté de *Skal fór Reykjavik*, on pouvait lire de petites déclarations comme *Vive la Bretagne*, *Breiz Atao*, ou *Les Brestoïis sont toujours là*, à côté d'efforts plus élaborés comme :

*Là-bas au loin très loin
La Bretagne se prosterne
Au ras d'un filet bleu
Que l'on appelle la Mer...*

Si je passais beaucoup de temps dans les ruelles et les tavernes du Marin, j'en passais encore plus à arpenter les collines, les mornes qui entourent la ville : Morne Vent, Morne Flambeau, Morne Gommier, Morne Aca, Morne Pérou, Morne Combaril. J'aimais ces excursions pour le plaisir de la marche tout simplement, mais aussi parce que d'en haut, sur les collines, j'avais une vue d'ensemble de l'extrême pointe de l'île, souvent enveloppée de brume en cette saison des pluies, mais aussi traversée de lumières étranges.

C'est sur le Morne Aca que j'ai rencontré le chasseur. L'homme avait un fusil sur l'épaule et une demi-douzaine de bruants et de tourterelles pendant à sa ceinture. Il se tenait immobile devant un fourré dense. Je me suis arrêté et suis resté immobile à côté de lui. Le chasseur se tourna vers moi. « Je ne veux pas m'aventurer là-dedans », dit-il. « Il y a des *pfft... pfft* partout », et il fit un mouvement sinueux de la main. Il me dit que les serpents abondaient sur le Morne Aca – en fait, beaucoup de maisons étaient construites sur un nid de serpents : « La nuit, ils font leurs affaires ». Il y avait moins de serpents en Martinique qu'autrefois, continuait-il, mais beaucoup de gens continuent à se faire mordre. Il travaillait au Samu, et chaque fois qu'ils recevaient un appel du Morne Aca ou du Carbet, ils savaient quel était le problème avant même d'obtenir des détails.

Après cette conversation avec le chasseur, j'ai marché avec plus de prudence sur les mornes. De cette manière, la vipère jaune, ou fer-de-lance, pouvait s'occuper de ses affaires, tandis que je m'occupais des miennes...